

# Convergences océanes : Ces océans qui nous habitent<sup>1</sup>

Magali COMPAN

*William & Mary*

Valérie MAGDELAINE-ANDRIANJAFITRIMO

*Université de La Réunion, LCF-UR 7390*

Les océans sont rarement au cœur des politiques identitaires. Lieu vide, abysse, ce sont des obstacles à franchir entre deux espaces territoriaux chargés de significations culturelles, politiques, et sociales. Expression des élans impérialistes et totalitaires occidentaux, ces paradigmes déterministes prennent racine dans des politiques ataviques, la xénophobie, et la constante édification de frontières qui compartimentent notre humanité. Achille Mbembe déplore « l'énorme désir de frontières » d'une Europe qui se recroqueville face à la montée du planétarisme. Refusant d'embrasser les problèmes de l'humanité et de penser le monde à l'échelle globale, l'Europe, et ses démocraties dites avancées, se laissent envahir par « un désir de filtrage et de sélection, des appels à brutaliser davantage les plus faibles que nous, et une difficulté extraordinaire à penser le monde et à réimaginer le commun »<sup>2</sup>. Appliqués d'une façon « assez primitive »<sup>3</sup> pendant la colonisation, ces mécanismes d'exploitation et de fracturation des corps « qui visent à rendre la vie invivable pour les classes entières de population »<sup>4</sup> se sont dramatiquement amplifiés

avec les politiques d'austérité sous la férule des institutions financières internationales, la suspension des droits fondamentaux, la colonisation de l'état par des intérêts privés, la dérégulation à tout-va, le stockage des déchets toxiques, l'empoisonnement des milieux de vie, le fait d'exposer à des risques mortels des générations entières privées de tout futur.<sup>5</sup>

Dans ce contexte défini par la constante fracturation du monde que Mbembe conceptualise à travers la notion de « brutalisme », les océans participent à une dynamique de dissolution du vivant.

---

<sup>1</sup> DOI : 10.61736/BCNG9588.

<sup>2</sup> Achille Mbembe, « L'Europe est traversée par un énorme désir de frontières », entretien avec Xavier de la Porte », *L'Obs*, 2884, 13 fév. 2020, p. 69-73, <https://www.nouvelobs.com/idees/20200216.OBS24914/pour-achille-mbembe-l-humanite-est-entree-dans-l-ere-du-brutalisme.html>.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 71.

<sup>4</sup> *Id. Ibid.*

<sup>5</sup> *Id. Ibid.*

Focalisée sur la culture océanienne et hawaïenne en particulier, Karin Amimoto Ingersoll met en exergue, dans *Waves of Knowing*<sup>6</sup>, une épistémologie du paysage marin conçue selon une appréhension sensorielle, intellectuelle et corporelle des océans qui diffère de celle des imaginaires occidentaux. Elle dénonce notamment le fait que, depuis le livre de la Genèse, l'Occident envisage les océans telle une masse liquide, un abysse, un inconnu menaçant, hanté de créatures monstrueuses. L'océan est une route à parcourir sans s'y attarder et les bienfaits de la pêche ne pallient pas les naufrages ni les morts en mer<sup>7</sup> et les innombrables dangers rencontrés.

Motivés par leurs aspirations politiques et économiques, les premiers élans impérialistes occidentaux vont rapidement altérer les perceptions européennes de l'océan qui devient *Autre*, justifiant ainsi "Westerners' desire to control and colonize both the seascape and those encountered within the seascape"<sup>8</sup>. Ainsi, l'entreprise coloniale va localiser

every significant and previously insignificant place in a static grid of coordinates marked across the earth, creating a cartogram of Western place and meaning making. This dividing and systematic mapping facilitated the categorization and control of space.<sup>9</sup>

Karin Amimoto Ingersoll rajoute que ces divisions spatiales sont inséparables des divisions de genres et de races qui ont pu être tracées et alléguées pour justifier l'entreprise de conquête du monde par la voie des océans. La terre reste l'élément fondamental où se déterminent les identités, la prise de possession et la propriété, l'expansion économique et impériale, alors que les océans demeurent des espaces à traverser pour rallier des terres à investir : en effet, une fois que "the void was jumped successfully, the articulation of places could begin again once the farther shore was sighted"<sup>10</sup>.

Dans "Wet Ontologies, fluid spaces: giving depth to volume through oceanic thinking", Philip Steinberg et Kimberley Peters affirment que l'océan est souvent conçu comme un non-espace, une non-entité, un espace "rendered ideologically and physically insignificant in reference to socio-cultural and geopolitical concerns"<sup>11</sup>. C'est un « territoire du vide »<sup>12</sup> que les deux géographes évoquent en se référant à Barthes et à Lévi-Strauss. On se souvient du propos de Barthes, dans *Mythologies*, qui conçoit l'océan comme l'un de ces « champs véritablement insignifiants » : « Je suis là, devant la mer : sans doute, elle ne porte aucun message. Mais sur la

<sup>6</sup> Karin Amimoto Ingersoll, *Waves of Knowing: A Seascape Epistemology*, Durham, Duke University Press, 2016.

<sup>7</sup> Voir par exemple Jean-Michel Racault, « Fortune d'un lieu commun : la condamnation de la navigation, des poètes latins à Bernardin de Saint-Pierre », *L'Aventure maritime*, Paris-Saint-Denis, L'Harmattan-Université de La Réunion, 2001, p. 107-122 ou Alain Corbin, *Le Territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage*, Paris, Champs Flammarion, 1990.

<sup>8</sup> Karin Amimoto Ingersoll, *Waves of Knowing*, *op. cit.*, p. 144.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 146.

<sup>10</sup> *Id. Ibid.*

<sup>11</sup> Philip Steinberg and Kimberley Peters, "Wet ontologies, Fluid Spaces: Giving Depth to Volume through Oceanic Thinking", *Environment and planning D: society and space*, vol. 33, n°2, 2015, p. 249.

<sup>12</sup> Alain Corbin, *Le Territoire du vide*, *op. cit.*

plage, quel matériel sémiologique ! »<sup>13</sup>. Dans *Tristes tropiques*, Claude Lévi-Strauss use de la même opposition. « Le littoral et cette frange périodiquement cédée par le reflux qui le prolonge » l'attirent « par le défi qu'ils lancent à nos entreprises, l'univers imprévu qu'ils recèlent, la promesse qu'ils font d'observations et de trouvailles flatteuses pour l'imagination ». En revanche, il se sent « lésé » par la mer « qui dérobe la moitié de [s]on univers » : « La diversité habituelle à la terre, il me semble seulement que la mer la détruit ; offrant à l'œil de vastes espaces et des coloris supplémentaires ; mais au prix d'une monotonie qui accable, et d'une platitude où nulle vallée cachée ne tient en réserve les surprises dont mon imagination se nourrit »<sup>14</sup>.

Marquées par l'expérience et la pratique humaines, les terres sont l'espace de la matérialité qui s'oppose en tout point à l'immatérialité de l'eau, «unknowable, uninscribable, and uncontrollable»<sup>15</sup>. Les terres sont donc l'espace à la fois du contrôle, et du récit qui permet de le légitimer. On en voit sans doute l'une des manifestations les plus éclatantes dans le motif de l'île, terres dans les eaux porteuses de toutes les mythologies et de tous les rêves édeniques ou infernaux d'implantation humaine dans un lieu considéré comme au préalable assignifiant. Selon Deleuze, et à l'encontre de la pratique qu'en ont les insulaires, l'île ne peut être que déserte : « Les îles sont d'avant l'homme, ou pour après »<sup>16</sup>. Par ailleurs, qu'elles soient comme il les nomme, continentales ou océaniques<sup>17</sup>,

Elles témoignent d'une opposition profonde entre l'océan et la terre. Les unes nous rappellent que la mer est sur la terre, profitant du moindre affaissement des structures les plus hautes ; les autres, que la terre est encore là, sous la mer, et rassemble ses forces pour crever la surface. Reconnaissons que les éléments se détestent en général, ils ont horreur les uns des autres.<sup>18</sup>

Dans ce combat, les récits ont privilégié l'île, d'autant plus scriptible qu'on peut en prendre possession en raison de ce qui est perdu comme son isolement. C'est ce que retrace l'histoire de tous les impérialismes comme de toutes les mises à l'écart auxquelles elles ont pu

<sup>13</sup> Roland Barthes, *Mythologies*, [1957], Paris, Seuil, Point essais 2014, p. 185, en italique dans le texte.

<sup>14</sup> Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, [1955], Paris, Plon, Terre humaine pocket, 1988, p. 404.

<sup>15</sup> Philip Steinberg and Kimberley Peters, *op. cit.*, p. 249.

<sup>16</sup> Gilles Deleuze, « Causes et raisons des îles désertes », *L'Île déserte et autres textes (1953-1974)*, édition préparée par David Lapoujade, Paris, Minuit, 2002, p. 12.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 11 : « Les géographes disent qu'il y a deux sortes d'îles. C'est un renseignement précieux pour l'imagination parce qu'elle y trouve une confirmation de ce qu'elle savait d'autre part. Ce n'est pas le seul cas où la science rend la mythologie plus matérielle, et la mythologie, la science plus animée. Les îles continentales sont des îles accidentelles, des îles dérivées : elles sont séparées d'un continent, nées d'une désarticulation, d'une érosion, d'une fracture, elles survivent à l'engloutissement de ce qui les retenait. Les îles océaniques sont des îles originaires, essentielles : tantôt elles sont constituées de coraux, elles nous présentent un véritable organisme – tantôt elles surgissent d'éruptions sous-marines, elles apportent à l'air libre un mouvement des bas-fonds ; quelques-unes émergent lentement, quelques-unes aussi disparaissent et reviennent, on n'a pas le temps de les annexer ».

<sup>18</sup> *Id. Ibid.*

servir<sup>19</sup>. De ce fait, si l'Occident a longtemps considéré l'océan comme vide, tantôt plat tantôt abyssal, il ne l'a guère peuplé que de récits d'aventures, de piraterie, de naufrages et de découvertes d'îles et de trésors. Il a fait du bateau, selon Foucault, une hétérotopie :

[...] si l'on songe, après tout, que le bateau, c'est un morceau flottant d'espace, un lieu sans lieu, qui vit par lui-même, qui est fermé sur soi et qui est livré en même temps à l'infini de la mer et qui, de port en port, de bordée en bordée, de maison close en maison close, va jusqu'aux colonies chercher ce qu'elles recèlent de plus précieux en leurs jardins, vous comprenez pourquoi le bateau a été pour notre civilisation, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours, à la fois, non seulement bien sûr le plus grand instrument de développement économique [...], mais la plus grande réserve d'imagination. Le navire, c'est l'hétérotopie par excellence. Dans les civilisations sans bateau, les rêves se tarissent, l'espionnage y remplace l'aventure, et la police, les corsaires.<sup>20</sup>

Effaçant l'expérience de ceux qui le pratiquent, et pour lesquels il constitue leur territoire de vie, le grand récit occidental a fait de l'océan l'un des agents mêmes de la conquête et de la prédation. Isabel Hofmeyr développe ainsi la notion d'hydrocolonialisme pour évoquer

colonization by way of water (various forms of maritime imperialism), colonization of water (occupation of land with water resources, the declaration of territorial waters, the militarization and geopoliticization of oceans), a colony on (or in) water (the ship as a miniature colony or a penal island), colonization through water (flooding of occupied land), and colonization of the idea of water (establishing water as a secular resource).<sup>21</sup>

Cette notion d'hydrocolonialisme souligne l'ensemble des fonctions que jouent les océans à travers le prisme capitaliste. Une telle dénonciation propose ainsi une déstabilisation des structures statiques et territoriales "in order to explore how thinking with the sea can assist in reconceptualizing our geographical understanding"<sup>22</sup>.

De ce fait, l'océan est alors pris dans son épaisseur, sa « densité spectrale »<sup>23</sup>, la matérialité de l'histoire qu'il contribue sans cesse à construire et dont il démasque la violence. Il est densément peuplé de mémoires, d'histoires, de récits oubliés jamais parvenus jusqu'à leurs

<sup>19</sup> On ne compte plus les îles qui ont servi de bagnes ou en ont hébergé : voir Éric Fougère, *Île-prison, Bagne et déportation*, Paris, L'Harmattan, 2003. Les îles ont aussi comporté de nombreux lieux de mises à l'écart médicales pour éviter toute forme de contagion sur les continents : voir Éric Fougère, *Les Îles malades: Léproseries et lazarets de Nouvelle-Calédonie, Guyane et Guadeloupe*, Paris, Classiques Garnier, 2018.

<sup>20</sup> Michel Foucault, « Des espaces autres » (conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967), reprise dans *Dits et écrits, 1976-1988*, t. II, Paris, Gallimard, Quarto, 2001, p. 1581.

<sup>21</sup> Isabel Hofmeyr, *Dockside reading: Hydrocolonialism and the Custom House*, Durham, Duke UP, 2021, p. 16.

<sup>22</sup> Philip Steinberg and Kimberley Peters, *op. cit.*, p. 248.

<sup>23</sup> Kerry Bystrom and Isabel Hofmeyr, "Oceanic Routes: (post-it) Notes on Hydro-colonialism", *Comparative Literature*, ACLA Forum, vol. 69, n°1, 2017, p. 2: "the heaviness of slavery gives the ocean a spectral density".

destinataires, de langues, de voix et de cris perdus dans les vagues et les courants. Sépulcre fait de ces “water graves” qu’évoque Valérie Loichot<sup>24</sup>, il est un « mur » (Elbadawi, Djailani, Hippolyte<sup>25</sup>) sur lequel on se fracasse, une frontière, une route d’où revient, lancinant, le mal de l’Histoire. Espace et adjuvant de la traite, l’océan est habité du motif de la cale qui hantait l’écriture d’Aimé Césaire,

Nous, soulés à crever de roulis, de risées, de brume humée ! Pardon tourbillon partenaire ! J’entends de la cale monter les malédictions enchaînées, les hoquettements des mourants, le bruit d’un qu’on jette à la mer... les abois d’une femme en gésine... des raclements d’ongles cherchant des gorges... des ricanements de fouet... des farfouillis de vermine parmi les lassitudes<sup>26</sup>...

Édouard Glissant met en abyme le gouffre inaugural de la cale et le « gouffre de l’abîme marin », balisé des victimes jetées à la mer, « lestée[s] de boulets » :

Ce sont les signes de piste sous-marine, de la Côte d’Or aux îles Sous-le-Vent. Ainsi toute navigation sur la splendeur verte d’océan – la mélancolie des traversées en transatlantique, la gloire des régates sportives, la tradition des courses de yoles ou de gommiers – suggère-t-elle, avec une évidence d’algues, ces bas-fonds, ces profonds, ponctués de boulets qui rouillent à peine. Le gouffre est de vrai une tautologie, tout l’océan, toute la mer à la fin doucement affalée aux plaisirs du sable, sont un énorme commencement, seulement rythmé de ces boulets verdés.<sup>27</sup>

La métonymie des boulets signale la trace des corps absents, des sujets jetables et qui pourraient être jetés à jamais si le mouvement permanent de flux et de reflux des eaux ne les faisait réapparaître, et n’ouvrirait l’espace d’un océan enfin scriptible, support des récits et des voix revenant du néant. Face à la capture de l’océan par la perspective occidentale ou « atlantique » comme la nomme Hélène Artaud<sup>28</sup>, les récits retracent, à la lumière d’une mémoire multidirectionnelle, l’expérience qu’en ont fait et qu’en font les peuples contraints, ou désireux, de partir sur les eaux.

Les images violentes des migrations contemporaines ne cessent d’envahir nos multiples écrans et de perturber nos consciences assoupies, inconfortablement installées dans « un canapé qui flotte dans la brume » et « n’en finit pas de se creuser... »<sup>29</sup>. Les photos d’Aylan Kurdi, l’enfant syrien de trois ans échoué sur une plage turque, le « bébé glacé dans trois pouces

---

<sup>24</sup> Valérie Loichot, *Water Graves. The Art of the Unritual in the Greater Caribbean*, Charlottesville, U. of Virginia Press, 2020.

<sup>25</sup> Soeuf Elbadawi, *Un dbikri pour nos morts. La rage entre les dents*, La Roque d’Anthéron, Vents d’ailleurs, 2013 ; Nassuf Djailani, *Comorian Vertigo*, Moroni, KomEDIT, 2017 ; Hippolyte, *Le MURmure de la mer*, Paris, Les Arènes, 2024.

<sup>26</sup> Aimé Césaire, *Cabier d’un retour au pays natal*, [1939], Paris, Présence Africaine, 1956, p. 39.

<sup>27</sup> Édouard Glissant, « La Barque ouverte » in *Poétique de la relation*, Paris, Gallimard, 1990, p. 18.

<sup>28</sup> Hélène Artaud, *Immersion : Rencontre des mondes atlantique et pacifique*, Paris, La Découverte, 2023.

<sup>29</sup> Raharimanana, *Rêves sous le linceul*, Paris, Le Serpent à plumes, 2004, p. 15.

d'eau »<sup>30</sup>, ont horrifié l'Europe. Elles n'ont malheureusement pas mis fin à la tragédie qui se déroule quotidiennement en Méditerranée ou dans le lagon de Mayotte et qui pousse les « frères migrants »<sup>31</sup>, au risque de leur vie, à entreprendre cette traversée océanique dans des embarcations de fortune. L'émergence de situations similaires nous pousse à constater « une accélération et une planétarisation des mécanismes de fracturation »<sup>32</sup> qui ne font qu'accroître la violence exercée sur les plus faibles. À propos des frontières, Balibar écrit :

On ne peut oublier cependant que leur tracé repose sur une ségrégation globale des espaces et des rythmes de développement, qui incorpore à la notion même de citoyenneté politique un racisme anthropologique irréductible : alors que certains peuples sont de plein droit dans l'histoire, d'autres sont au mieux dans sa « salle d'attente » [...] Ainsi que l'avait déjà montré Gayatri Spivak, le sujet politique « universel » de la modernité (dont la figure institutionnelle est le citoyen) est toujours géopolitiquement différencié.<sup>33</sup>

Échoués sur les côtes, jalonnant le fond de l'océan Atlantique ou de l'océan Indien, ces corps sont les manifestations de systèmes oppressifs, et au-delà de leur spécificité locale, soulignent les expériences collectives de la marginalité et de la déshumanisation.

Dans une volonté de décoloniser les récits, de nombreux écrivains identifient les océans comme lieu de traumatismes historiques ou contemporains dans le but de nommer et mettre en lumière ces corps jusque-là effacés par les métarécits des conquêtes coloniales, impériales et néolibérales, faisant de l'océan une archive enfin possible. En 1979, Derek Walcott publiait son célèbre poème *The Sea is History* et affirmait déjà

where are your monuments, your battles, martyrs?  
Where is your tribal memory? Sirs,  
in that grey vault. The sea. The sea  
has locked them up. The sea is History.<sup>34</sup>

Walcott met en opposition une conception européenne de la mémoire élaborée à partir de monuments, de livres, de commémorations, d'archives tangibles, et l'histoire sous-marine des Caraïbes et de l'Atlantique noir. Cette perspective fait écho à la déclaration tout aussi célèbre du poète Edward Kamau Brathwaite "The Unity is sub-marine"<sup>35</sup>, suggérant une convergence sous-marine ouvrant la voie à une cartographie océanique et à une nouvelle ontologie.

<sup>30</sup> Ananda Devi, *Ceux du large*, Paris, Bruno Doucey, 2017, p. 19.

<sup>31</sup> Patrick Chamoiseau, *Frères migrants*, Paris, Seuil, 2017.

<sup>32</sup> Achille Mbembe, *op. cit.*, p. 71.

<sup>33</sup> Étienne Balibar, *Cosmopolitique. Des frontières à l'espèce humaine – Écrits III*, Paris, La Découverte, coll. « L'horizon des possible », 2022, p. 10-11.

<sup>34</sup> Derek Walcott, *The Star-Apple Kingdom*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 1979.

<sup>35</sup> Edward Kamau Brathwaite, "Caribbean Man in Space and Time", *Savacou*, n°11/12, sept. 1975, p. 1-11. Voir Elizabeth DeLoughrey, "Revisiting Tidalectics: Irma/ José/ Maria 2017", in Stefanie Haessler, (ed.), *Tidalectics. Imagining an Oceanic Worldview through Art and Science*, Cambridge, MIT Press, 2018, p. 93-96.

Ces deux citations, qui viennent par ailleurs initier le texte *Poétique de la Relation*, sont au cœur de toute la philosophie d'Édouard Glissant qui, célébrant cet espace marin, écrit : « “Je te salue, vieil Océan !” Tu preserves sur tes crêtes le sourd bateau de nos naissances, tes abîmes sont notre inconscient même, labourés de fugitives mémoires »<sup>36</sup>. Ainsi, par le biais de l'hydro-poétique, ou de ce que Meg Samuelson nomme des “amphibian aesthetics”<sup>37</sup>, se développent de nouvelles « cosmopolitiques »<sup>38</sup>, une possibilité autre de dire et d'habiter le monde “without reference to nation”<sup>39</sup>, réintégrant l'ensemble des espèces et des espaces dans un « en-commun » :

L'en-commun présuppose un rapport de coappartenance et de partage – l'idée d'un monde qui est le seul que nous ayons et qui, pour être durable, doit être partagé par l'ensemble de ses ayants droit, toutes espèces confondues. Afin que ce partage devienne possible et pour qu'advienne cette démocratie planétaire, la démocratie des espèces, l'exigence de justice et de réparation est incontournable.<sup>40</sup>

L'*oceanic turn*, et le développement des *oceanic studies*, ou de l'*hydro-criticism*<sup>41</sup> contribuent à cette exigence de justice, en s'opposant à ce que Margaret Cohen nomme « l'hydrophasie »<sup>42</sup> de la critique occidentale, cachant de fait la violence, mais aussi le potentiel heuristique océaniques. Ainsi, face à la nissologie, s'est installée dans le paysage théorique ce que Markus P. M. Vink nomme une “new thalassology”<sup>43</sup> mettant l'accent sur la réparation que peut apporter l'hydro-poétique, ainsi que sur les relationnalités qu'elle autorise. Ces études s'inscrivent dans la suite des travaux d'historiens comme, pour ne citer que l'exemple de l'océan Indien, Michael Pearson ou Sanjay Subrahmanyam<sup>44</sup> qui en ont montré les temporalités et spatialités

<sup>36</sup> Édouard Glissant, « La barque ouverte », *op. cit.*, p. 19.

<sup>37</sup> Meg Samuelson, “Abdulrazak Gurnah's fictions of the Swahili coast: Littoral locations and amphibian aesthetics”, *Social Dynamics: A Journal of African Studies*, vol. 38, n°3, 2012, p. 499-515. <http://dx.doi.org/10.1080/02533952.2012.749014>.

<sup>38</sup> Étienne Balibar écrit que, « fondement même de la politique », « La (cosmo) politique est ce que les “étrangers” font en commun, dès lors que cette étrangèreté ne les met plus à distance, mais leur procure à travers et “sur” les frontières les moyens d'une agence intramondaine transformatrice et civilisatrice », *op. cit.*, p. 61.

<sup>39</sup> Isabel Hofmeyr, “The Black Atlantic Meets the Indian Ocean: Forging New Paradigms of Transnationalism for the Global South- Literary and Cultural Perspectives”, *Social Dynamics*, vol. 33, n°2, 2007, p. 9.

<sup>40</sup> Achille Mbembe, *Politiques de l'inimitié*, Paris, La Découverte, 2016, p. 58-59.

<sup>41</sup> Laura Winkiel, “Hydro-criticism”, *English Language Notes*, vol. 57, n°1, 2019, p. 1-10.

<sup>42</sup> Margaret Cohen, “Literary studies on the terraqueous globe”, *PMLA*, vol. 125, n°3, 2010, p. 658: “This disregard for global ocean travel even where it is a work's explicit subject matter is so spectacular that it might be called hydrophasia”.

<sup>43</sup> Markus P. M. Vink, “Indian Ocean studies and the new ‘thalassology’”, *Journal of Global History*, n°2, 2007, p. 41–62.

<sup>44</sup> Voir par exemple Michael N. Pearson, *The Indian Ocean*, New York and London, Routledge, 2003 ou Sanjay Subrahmanyam, *Across the Green Sea: Histories from the Western Indian Ocean, 1440-1640 (Connected Histories of the Middle East and the Global South)*, Austin, University of Texas Press, 2024.

connectées, “rooted in a grammar of monsoons and trade winds, port cities and littorals, ships and seafaring, religion and commerce”<sup>45</sup>.

Face au continu de l’histoire coloniale occidentale, se manifeste donc le « continu-discontinu » du « ventre violet des fonds de mer » et de « la panique du pays nouveau »<sup>46</sup> mais aussi la multidimensionnalité de l’eau et des imaginaires pour la dire. Ainsi s’impose, autour de l’océan, la prise en considération de la vapeur, de la pluie, de la vase, des mangroves, des volcans sous-marins, de l’ensemble des espaces terraqués, qui tous construisent une hybridation des lieux et des créatures – humaines ou non-humaines – qui les habitent. Les humanités environnementales ont produit un corpus de textes engagés dans la compréhension des océans non pas en tant que *aqua nullius* mais plutôt “a viscous, ontological and deeply material place, a dynamic force, and an unfathomable more-than-human world”<sup>47</sup>. De nouvelles cartographies apparaissent qui construisent les océans comme espace rhizomique, effaçant les routes impériales et conquérantes. C’est cette relationnalité que n’ont cessé de proposer Benítez-Rojo avec l’idée de “Repeating Islands”<sup>48</sup>, Epeli Hau’ofa déclarant “We are the Ocean”<sup>49</sup>, ou Edward Kamau Brathwaite avec sa proposition de “tidalectics” : “a cyclical model, invoking the continual movement and rhythm of the ocean”. Elizabeth DeLoughrey la définit ainsi : “I interpret tidalectics as a dynamic and shifting relationship between land and sea that allows island literatures to be engaged in their spatial and historical complexity: a methodology of reading island literatures”<sup>50</sup>. S’appuyant sur cette notion, Elizabeth DeLoughrey va ainsi proposer une dynamique comparée entre Caraïbes et Pacifique, qui jusque-là faisaient l’objet d’études distinctes, dans son ouvrage fondateur *Roots and Routes, Navigating Caribbean and Pacific Islands Literatures* (2007). Les études sud-africaines permettent de mettre en avant le rôle de l’océan Indien et de renouveler un champ dans lequel, selon le propos d’Isabel Hofmeyr, “the Atlantic model has become invisibly normative”<sup>51</sup>. La conceptualisation qu’elle apporte de l’océan Indien comme “The complicating Sea” et “as Method”<sup>52</sup> peut être alléguée pour l’étude globale des mers qui complexifient notre regard sur le monde, notre attention aux Histoires et aux espèces. Pour sa part, l’analyse des migrations relie spatialement la Méditerranée et l’océan Indien et historiquement, les mécanismes de traite, d’engagisme et de migrations économiques telles que les appréhendent les littératures, celles écrites depuis et dans les lieux où se déroulent ces

<sup>45</sup> Isabel Hofmeyr, “The Complicating Sea: The Indian Ocean as Method”, *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East*, vol. 32, n°3, 2012, p. 585.

<sup>46</sup> Édouard Glissant, « La barque ouverte », *op. cit.*, p. 19.

<sup>47</sup> Elizabeth DeLoughrey and Tatiana Flores, “Submerged Bodies. The Tidalectics of Representability and the Sea in Caribbean Art”, *Environmental Humanities*, vol. 12, n°1, 2020, p. 132-166.

<sup>48</sup> Antonio Benítez-Rojo, *The Repeating Island*, Durham, Duke University Press, 1992.

<sup>49</sup> Epeli Hau’ofa, *We are the ocean: selected works*, Honolulu, U. of Hawai’i Press, 2008.

<sup>50</sup> Elizabeth DeLoughrey, *Routes and Roots. Navigating Caribbean and Pacific Island Literatures*, Honolulu, U. of Hawai’i Press, 2007, p. 2-3.

<sup>51</sup> Isabel Hofmeyr, “The Black Atlantic Meets the Indian Ocean”, *op. cit.*, p. 14.

<sup>52</sup> Isabel Hofmeyr, “The Complicating Sea: The Indian Ocean as Method”, *op. cit.*



événements, celles aussi qui traitent de mondes qui ne sont pas les leurs mais qui ont l'humanité et l'empathie en partage<sup>53</sup>.

On peut donc parler d'une forme de « créolisation de l'eau »<sup>54</sup> qui permet les flux et les directions multiples qu'entravent les terres, les frontières. Elle déjoue la perpétuelle reviviscence du scénario d'inégalités et de séparation qu'ont engendré les histoires coloniales et d'exploitation néolibérale, les permanentes réactivations racistes, sexistes et classistes. Si l'on ne peut pleinement le postuler, on ne peut qu'espérer que ce nouvel imaginaire océanique, sans jamais négliger son histoire dystopique, puisse nous faire envisager aussi de nouvelles éthiques relationnelles, un « aquatopian future »<sup>55</sup> fondé sur la dissolution des frontières nationales et la célébration du *Tout-monde*.

Les peuples ne vivent pas d'exception. La Relation n'est pas d'étrangetés, mais de connaissance partagée. Nous pouvons dire maintenant que cette expérience du gouffre est la chose la mieux échangée. [...] Par-delà son abîme, nous jouons sur l'inconnu. Nous prenons parti pour ce jeu du monde, [...] pour cette Relation de tempêtes et de calmes profonds où honorer nos barques. C'est cela qui nous tient en poésie. [...] Nous crions le cri de poésie. Nos barques sont ouvertes, pour tous nous les naviguons.<sup>56</sup>

Dans ce double objectif d'« honorer nos barques » et d'observer les modes alternatifs d'en-commun que permet l'océan – sans jamais le considérer comme une métaphorisation aisée de la Relation qui permettrait d'exonérer l'histoire des humains de son hypervolence – cet ouvrage se propose d'aborder l'imaginaire océanique littéraire et artistique. À côté de contributions académiques, et en étroite dialogue avec elles, il inscrit des œuvres littéraires de Nassuf Djailani, Ari Gautier, Juana Goergen, Carpanin Marimoutou et iconographiques de Yasmine Attoumane, Thierry Cron, Thierry Fontaine, Andil Gosine, Kid Kréol et Boogie, Shivanjani Lal, Louisa Marajo, Tarek Ode, David Olivera, Shenaz Patel, Nazrina Rodjan et Andrew Ananda Voogel. Nous remercions très vivement ces artistes qui ont accepté de nous accompagner. Ce partage du sensible nous semblait en effet indispensable pour prolonger et doubler d'une autre voix, d'un autre regard, les études universitaires. Celles-ci s'organisent en quatre parties dans lesquels spatialités et historicités se rencontrent et entrent en relation, pour une approche résolument postnationale. Comment pourrait-il en être autrement ?

Une première partie, intitulée « Géopoétiques insulaires et marines », se propose de partir de la terre pour atteindre à l'eau. Il s'agit tout d'abord de montrer la paradoxale mobilité de l'île, la façon dont elle est, malgré la topique occidentale qui en fait un lieu isolé et séparé<sup>57</sup>, en permanente mutation et relation, voire investit les continents. Claire Laguian, dans « Réécriture de l'Histoire coloniale canarienne et fausses archives scientifiques dans *San Borondón, la isla*

<sup>53</sup> On peut ainsi citer *Mur Méditerranée* de Louis-Philippe Dalember (2019), ou *Évocation d'un mémorial à Venise* de Khalid Lyamlahy (2023) qui reprend la tragique histoire d'un jeune réfugié gambien noyé dans le Grand Canal de Venise.

<sup>54</sup> Isabel Hofmeyr, dans *Dockside reading*, *op. cit.*, parle de « creolized water », p. 23.

<sup>55</sup> Elizabeth DeLoughrey and Tatiana Flores, « Submerged Bodies », *op. cit.*, p. 136.

<sup>56</sup> Édouard Glissant, « La barque ouverte », *op. cit.*, p. 20-21.

<sup>57</sup> Voir Gilles Deleuze, *op. cit.*

*descubierta* : une île flottante à la frontière entre réalité et fiction » examine le livre-objet *San Borondon, La isla descubierta* des artistes Tarek Ode et David Olivera en interrogeant la manière dont le livre déconstruit les épistémologies coloniales par le biais de la fluidité. L'histoire fictionnelle de l'explorateur Edward Harvey, découvreur de l'île fantôme de San Borondón, remet en cause les récits historiques occidentaux de la découverte – y compris scientifique, qui ont si souvent légitimé la prise de possession. Projet artistique très richement illustré et construit, comme le montre cette contribution, cette histoire d'« île flottante » permet, à travers la réactivation d'un mythe fréquent dans tous les archipels, celui d'une île fantôme introuvable, de manifester le fait que la terre n'est pas saisissable et ne peut être appropriée. Dans une perspective *a priori* très différente, Florian Alix, dans son chapitre « Amarrer le continent à l'île : reconfigurations subjectives de l'espace chez Ananda Devi », aborde la relation étroite de l'autrice mauricienne avec son île natale. L'auteur explore la façon dont Devi exprime une double altérité insulaire, en se concentrant particulièrement sur les romans *Les Jours vivants* et *Indian tango*, dont les intrigues se déroulent au sein d'espaces continentaux. Florian Alix souligne la persistance de l'île, et de son imaginaire ambivalent, comme élément central de l'écriture de Devi. Mettant l'accent sur la poétique des œuvres, il explore les passages permanents entre clausuration et fluidité. Il souligne que « L'espace insulaire est ce qui isole les individus, [...] Mais c'est aussi l'amarre qui crée une dynamique fluide [...], suscitant un mouvement d'émancipation » et récusant toute forme de frontière. C'est cette poétique du fluide que se propose d'étudier Bénédicte Letellier dans « La mer, un autre lieu de la connaissance dans la poésie arabe de Chawki Abdelamir et de Qassim Haddad ». Elle y analyse une géopoétique située, qui permet de voir comment des poètes arabes contemporains entretiennent des rapports étroits avec les eaux et l'océan, distincts de la poétique occidentale des mers comme de celle du désert, propre à une partie de la tradition littéraire arabe. Cette relation à l'eau et à l'océan, qui s'exprime dans la pensée de la fluidité, dans « les formes ondoyantes » aussi bien du monde physique, du langage que des images permet aux poètes de nous conduire vers « une connaissance plus profonde du monde et de notre rapport à nous-mêmes et à ce monde. Leurs poèmes peuvent, à proprement parler, se lire comme une géographie de l'être-au-monde » en tant, précisément, que ce monde est perçu depuis les mers de l'océan Indien. Dans « Les représentations sociales de l'océan Indien chez Salim Hatubou : *bahari bahati*, à contre-courant de l'imaginaire collectif des Comores », Linda Rasoamanana évoque le rapport géopoétique plus ambivalent qu'entretiennent avec l'océan les textes comoriens, tant ceux qui relèvent des différents genres du *shinduantsi*, c'est-à-dire de la littérature orale, que de la littérature écrite francophone. Chez Salim Hatubou, les textes ne s'arrêtent pas à l'idée si fréquente dans les littératures comoriennes que l'océan est marqué par la séparation et la mort (*bahari*) mais montrent aussi qu'il pourrait éventuellement devenir une chance (*bahati*). Ainsi, malgré la violence hydrocoloniale qui sévit dans l'archipel et vise à le scinder irrémédiablement, la littérature, et en particulier les textes d'Hatubou, proposent des « sèmes de circulation et de transmission intergénérationnelles » susceptibles, peut-être, de réévaluer voire de dépasser l'histoire de la scission de l'archipel.

Malgré ces sèmes porteurs d'espoir, c'est à la part obscure et abyssale de l'hydrocolonialisme que s'attache la deuxième partie de l'ouvrage, intitulée « Nécropolitiques du

liquide », selon l'expression "necropolitical liquidity" de Jennifer Güllly et Lynn Itagaki, utilisée dans leur chapitre "Illiquidity: Ocean as Matter and Method". Jouant sur les termes de liquide, liquidité (au sens financier du terme) et liquidation, les autrices analysent la tragique situation migratoire méditerranéenne en faisant dialoguer les deux cadres épistémologiques proposés par les *Blue Humanities* et les *Critical Border Studies*. Elles montrent comment les vies sont liquides et chimiquement liquéfiées dans l'océan lors de naufrages à la fois hypervisibles et invisibilisés au nom du profit et de la marchandise. Mais elles dépassent cette triade de termes par l'idée d'illiquidité qui en analyse les séquelles et révèle au grand jour ce qui aurait pu rester au fond de l'océan. L'installation *Barca Nostra*, à la Biennale de Venise, qui fit couler beaucoup d'encre et à laquelle on reprocha la mise en spectacle de la tragédie migratoire, constitue précisément l'un de ces points de représentation de l'illiquidité, de cela qui reste après la mort, et elle permet de discuter de la pertinence de ce concept. C'est autour de cette même liquidation des sujets aux prises avec une nécropolitique hydrocoloniale que réfléchit Emmanuel Bruno Jean-François dans « Mayotte, "que s'est-il passé depuis ?" : colonialité, cartographie mutilée ou désastre en partage ». S'appuyant sur les œuvres de Nassuf Djailani et Soeuf Elbadawi, il montre comment la littérature se fait « ce reste » et même « ce tout ». Elle semble seule en mesure d'analyser la géostratégie néocoloniale française qui n'a pas hésité à balkaniser pour son profit un archipel en engendrant un désastre humain, culturel et social. Face au cynisme de la colonialité d'un pouvoir qui s'exerce au prix de vies jetables, la littérature interroge sans repos et nous éveille à nos responsabilités : « l'écriture se veut fondamentalement vecteur d'un nouvel éthos et "d'une autre cartographie de nos humanités" ». Explorant elle aussi les désastres humains et environnementaux qui sont la conséquence des histoires impériales, Julia Frengs adopte le cadre épistémologique de l'hydrocolonialisme pour proposer une approche comparée de Maurice et de Tahiti dans son chapitre "Exposing the Hydrocolony in the Works of Chantal Spitz and Shenaz Patel". Loin des « Cartes postales » – pour reprendre le titre d'un recueil de Chantal Spitz –, c'est leur aspect sombre et antitropical que dénoncent les œuvres et que Julia Frengs analyse d'un point de vue écocritique. Elle montre en effet le désastre tant économique qu'environnemental et climatique que les impérialismes ont produit dans les îles. Au-delà des essais nucléaires français dans le Pacifique et de la base militaire américaine qui occupe les îles Chagos, elle s'attache également à montrer l'impact du "militourism", terme repris à Teresia K. Teaiwa et désignant "a phenomenon by which military or paramilitary force ensures the smooth running of a tourist industry, and that same tourist industry masks the force behind it". Stef Craps partage cette même préoccupation de la menace environnementale autant qu'humaine, une menace portant donc de manière globale sur le vivant dans "Islands of No Birdsong' : Towards an Archipelagic Poetics of Extinction". S'appuyant sur les études de David Chandler et Jonathan Pugh, ainsi que d'Elizabeth DeLoughrey, il montre comment les récits de l'anthropocène sont marqués par l'évocation du désastre, de la fin des espèces comme ce fut par exemple le cas du dodo mauricien. Mais face à cet « omnicide » perpétré par la domination géopolitique de l'Occident, il évoque, à la suite d'Amitav Ghosh, la nécessité de la "rehabilitation of the very non-mechanistic and vitalist modes of thought Western culture has pushed to the margins", qui en appelle à l'agentivité et à la voix de tout le vivant. Analysant une série de poèmes intitulés "ginen island of no birdsong" de Craig Santos Perez, issus du

recueil *from unincorporated territory [lukao]*, il montre la corrélation entre écocide et génocide qui produit un omnicide, mais aussi analyse comment la force poétique, puisant dans la résilience de la voix CHamoru de Guam, permet de postuler un autre rapport possible avec la planète. C'est dans un autre monde, qui lui fait toutefois écho, que l'œuvre choisie par Freya Davies-Ardill dans "Archipelagic Aesthetics of Disaster: the Geopoetics of Climate Change in Claudine Jacques's *L'Âge du perroquet-banane*" permet d'interroger à son tour le désastre environnemental et humain. Ce roman dystopique expose les conséquences environnementales de l'exploitation minière en Kanaky-Nouvelle Calédonie, inséparables du désastre colonial et de la colonialité du pouvoir ; c'est là aussi par une déconstruction du rapport occidental binaire nature-culture que peut retrouver toute sa place, au sein du texte littéraire, "a decolonial reimagining of island space as necessarily dynamic and vitally interconnected". Françoise Vergès évoque ce même potentiel dans « Pour une théorie décoloniale des mondes liquides ». Malgré les catastrophes tant économiques, géopolitiques qu'écologiques de l'anthropocène comme du capitalocène racial qu'elle dénombre et dénonce, elle propose une « théorie de libération décoloniale des océans ». Loin de n'être qu'une politique légale et institutionnelle de « protection », c'est aussi « une politique et une pratique d'auto-défense » qui est ainsi appelée à se manifester. Pour cela, sachant que l'océan n'est pas l'habitat permanent de l'espèce humaine, elle postule de « partir des formes de vie que les peuples des mers ont inventées dans leur rapport permanent avec un espace liquide, constamment mouvant et qui ne se laisse pas cultiver comme la terre ferme » et appelle à se défaire des seules représentations occidentales prédatrices de l'océan.

Forte de cette perspective décoloniale, la troisième partie du volume, « Fluidités tidalectiques et éthiques relationnelles » propose de voir la façon dont l'océan peut proposer des relationnalités alternatives. C'est ce qu'explore Magali Compan dans le chapitre « Peuple de la lune, peuple de la mer : l'océan Indien dans l'œuvre de Nassuf Djailani ». Elle y démontre comment l'œuvre de l'écrivain défait les illusions des États-Nations qui ont produit une histoire chaotique et tragique pour libérer un rapport possible différent à l'Autre, médiatisé par l'importance donnée, dans l'œuvre de Djailani, à l'écriture du paysage et en particulier de l'espace océanique. Elle y analyse comment « la portée politique et ontologique » de l'éco-poétique à l'œuvre chez l'auteur « ouvre vers une "désimpérialisation" des savoirs » et vers une « cartographie dissidente de l'océan Indien » qui puisse en faire l'« utopie d'un monde en relation ». C'est cette possibilité utopique que Justine Feyereisen étudie chez le poète, dramaturge et militant Soeuf Elbadawi dont elle observe à l'œuvre la *parrésia* – la capacité et le courage de dire vrai – dans son chapitre « Penser en archipel : Utopie et *parrésia* aux Comores. Soeuf Elbadawi ». Le poète prend le réel à bras le corps et interpelle la cité pour la rappeler à ses devoirs, dénoncer la démocratie française frelatée. Il propose une autre éthique de l'hospitalité : le *shungu*, le partage horizontal du festin et de la parole. Dans cette relation, l'accueilli comme l'accueillant doivent accepter de céder d'eux-mêmes pour construire un monde en commun. Cela ne peut que produire une pensée en archipel qui restaure le flux et la complexité des trajectoires que la loi française a voulu arrêter, créant ce que Justine Feyereisen appelle « la philosophie du cœlacanthe », du nom de ce poisson qui depuis la préhistoire se déplace d'île en île. C'est également sur cette possibilité de dépassement du trope de la perte que s'interroge

Suzanne Persard dans “Beyond Exile : Rethinking the Kala Pani toward a new paradigm of Oceanic Crossing”. Elle y postule la nécessité de se défaire de ce paradigme de l’exil, de l’arrachement communautaire que constituent les “kala pani” pour montrer comment les œuvres contemporaines d’artistes comme Nazrina Rodjan, Andrew Ananda Voogel, et Andil Gosine ont pu retravailler ce trope et en repousser les limites. L’eau n’est pas que noire, elle n’est pas que synonyme de l’exil mais possibilité de queeriser, de complexifier les réponses à apporter au mécanisme diasporique : il ne s’agit plus de se penser en rapport à un monde des origines mais, par l’intercession océanique, de se penser de manière multidirectionnelle en relation avec tous les espaces diasporiques. Corinne Duboin, dans “Liquid Spaces, Black History, and Diasporic Memories in Paule Marshall’s *Triangular Road: A Memoir*” explore comment l’œuvre de Paule Marshall évoque la construction complexe du Moi qui se fait dans le sillage de l’esclavage, dans un monde atlantique fluide et multipolaire. Pour explorer son identité plurielle, l’écrivaine établit une “liquid map of both routes and roots” à travers une poétique hydro-coloniale que Corinne Duboin observe au cœur d’une œuvre non-fictionnelle hybride qu’elle qualifie de « récit tidalectique ». Liant mémoire personnelle, familiale et collective, Marshall écrit “a global history of rivers and oceans that repeats itself” permettant de retracer la généalogie des pouvoirs racialisés qui se perpétuent dans le présent. Comme le sont les espaces américains dans lesquels les peuples noirs eurent à débarquer et à travailler, la poésie se fait à son tour “ecotonal area, a transition zone”. Dans toutes les œuvres évoquées, l’eau recouvre donc un pouvoir relationnel fondamental, qui permet de comprendre autrement les déplacements, l’histoire, les pouvoirs, les généalogies. C’est ce que démontre Yves Clavaron dans son chapitre intitulé « Les *Oceanic Studies* ou l’émergence d’une épistémologie de la liquidité et de l’hyper-relation ». Il y explore le concept des études océaniques, soulignant la révolution survenue dans la compréhension de l’océan au cours des dernières décennies. Yves Clavaron met en lumière non seulement la dynamique et les courants de l’océan, mais surtout les enjeux politiques, économiques, mémoriels, culturels, et climatiques dont il est générateur. Ainsi l’océan, doté d’agentivité, devient outil interprétatif essentiel pour décrypter les intrications complexes qui caractérisent nos sociétés transocéaniques contemporaines.

Enfin, une quatrième partie du volume, « Dérives et circulations » observe les diffractions océaniques au travers de pratiques de l’océan et de créolisations des eaux. Dénètem Touam Bona offre, dans « L’appel des algues de feu. Déployer un refuge au cœur même du naufrage », son regard sur l’installation de Louisa Marajo, « An dlo sargas viré ! » qu’il a accompagnée de son texte montrant la catastrophe de la dérive des algues sargasses, du golfe du Mexique à celui de Guinée. Fort de l’expérience artistique et du dialogue entre installation et littérature, il appelle « à faire du naufrage une dérive créatrice : « “An dlo sargas viré !”, le rêve de nouvelles humanités océanes habitées par la puissance de “sur-vie” (le surplus de vie) des courants diasporiques. “An dlo sargas viré !”, un éloge de la submersion ». Dans « Dérives océanes », Cécile Do Huu met en relation la catastrophe écologique que constituent les « filets fantômes », ces filets dérivants très usités dans l’océan Indien comme dans l’océan Pacifique, qui tuent, piègent ou s’échouent sur les plages en drainant leur lot de cadavres et d’ordures, et la façon dont les déchets sont transformés en œuvres, en sculptures *ghostnets* par des artistes d’Australie et du Pacifique. Cette image de la dérive, à la fois destructrice et pourvoyeuse de

création, elle l'observe également dans l'œuvre littéraire, chez des auteurs comme Tavae ou Carl de Souza. « Ce sont donc principalement la poétique et la narrativité du musée et de l'exposition qui serv[e]nt de base de comparaison avec les textes littéraires », lui permettant de démontrer l'élaboration de nouvelles cartographies océaniques autant que de nouvelles formes esthétiques. C'est à cette même dynamique du passage permanent, de l'absence de délimitation entre le solide et le liquide qu'Élisa Huet consacre « Penser les récits de pêcheurs dans l'océan Indien ». Analysant un corpus réunionnais, indien et mauricien, elle propose de penser la « sous-catégorie [narrative] des récits de pêcheurs » dont elle dégage les invariants et *topoi* pour établir l'idée de représentations et d'imaginaires partagés dans les littératures de l'océan Indien, quelle que soit leur langue d'écriture. Elle cherche ainsi à établir « une cartographie littéraire et une carte de circulation des imaginaires alternatives ». Ces récits de pêcheurs ont en effet en partage la relation singulière que ceux-ci entretiennent avec la mer, qui sculpte leur corps, les transformant progressivement en créatures marines. Dans ces récits, comme dans la plupart des œuvres mobilisées par les auteurs et autrices de cet ouvrage, c'est la poétique même des textes qui se trouve « façonnée par l'océan et les courants marins ». Dans « Hydropoétiques mauriciennes : Blocages, convergences et diffractions », Valérie Magdelaine-Andrianjafitrimo cherche à son tour à observer comment le corpus mauricien qu'elle analyse s'efforce de dépasser les blocages hydrocoloniaux dont se font preuve les traversées impossibles, à partir d'une prise en considération de la matérialité et la pluridimensionnalité de l'eau. Cette dernière permet des diffractions sémantiques et narratives qui barattent l'océan et invitent à quitter la dimension plane de sa surface pour aller vers les profonds. Des rêveries géologiques et cosmologiques permettent alors d'abolir les dissociations des mers et des terres, du solide et du liquide pour penser, comme le formule Isabel Hofmeyr, une « creolized water ». C'est la multiplicité de l'expérience créole que Carpanin Marimoutou retrace dans « Les mers de morts et d'espoirs ». Entrelaçant des extraits inédits de ses propres poèmes et une traversée ou « vavang » « de la mémoire par un corps situé quelque part dans l'océan Indien », il propose une lecture de l'océan, de sa polysémie et de sa productivité poétique et heuristique. Il s'attache avant tout à sa mouvance, au fait qu'il déjoue toutes les assignations : « Dépassant l'idée du Sud global, l'océan Indien propose une globalité fondée sur des singularités toutes définies par l'hybridité ». Il suggère ainsi le terme d'« Indianocéanisation » pour « proposer, non pas une territorialisation mais une océanisation d'un concept fluide qui serait celui de créolisation » : une créolisation qui ne serait pas réduite à la tentation d'une nostalgie de l'universel, mais « manifester[ait] le pluriversel à l'œuvre ». Enfin, l'ouvrage s'achève par la contribution d'Hélène Artaud, « L'océan clandestin : fabrique, circulations et hybridations de nos mers intérieures » dans laquelle l'autrice, en dialogue avec son ouvrage *Immersion : rencontre des mondes atlantique et pacifique*, se propose de déconstruire l'idée d'un « universalisme océanique » « qui a clandestinement colonisé la pensée coloniale puis académique » en soumettant l'océan à une force technique et conquérante et en engendrant l'idée d'une peur des mers et des navigations. Si Hélène Artaud nuance l'idée qu'un tournant océanique ait pu complètement nous défaire du poids de cette représentation de l'océan, elle montre toutefois comment l'océan peut « fournir un répertoire de modèles aptes à saisir “de nouvelles formes de relations” », à fonder des politiques depuis des perspectives océaniques. Outre la possibilité de « pointer la circulation,

la porosité et l'hybridation des perspectives océaniques », cette démarche épistémologique « souligne à nouveaux frais le rôle crucial imparté à la littérature, mais à une littérature autre, non-atlantique, dans la fabrique et la mobilité de ces océans qui nous peuplent. »

Nous terminerons ainsi cette présentation par les mots qui concluent la contribution d'Hélène Artaud et qui nous semblent résumer le projet qui était à la source de cet ouvrage :

Les œuvres pionnières qui ont fait passer l'océan des marges au cœur de la pensée, dont le présent ouvrage donne une illustration significative, sont bien en effet nées dans la colonisation, dans la déportation, dans les îles. Si l'ambition qui est la leur en rappelant l'existence de cet « océan en nous » est de renverser le point de vue continental et impérialiste, et de substituer aux imaginaires de la plantation et des mondes agraires, des imaginaires et « ontologies océaniques », ces auteurs ont ouvert de façon inédite la possibilité de penser depuis l'océan et, ce faisant, de repenser le monde, non pas de façon relative ou superficielle, mais bien radicale et structurelle. Déployant un spectre étendu d'alternatives géopoétiques pour rétablir les volumes de formes de sociabilités jusqu'alors invisibles, ces littératures renouvellent, pour le faire sortir de sa clandestinité, cet océan en nous.

## Bibliographie

- AMIMOTO INGERSOLL, Karin, *Waves of Knowing: A Seascape Epistemology*, Durham, Duke University Press, 2016.
- ARTAUD, Hélène, *Immersion : Rencontre des mondes atlantique et pacifique*, Paris, La Découverte, 2023.
- BALIBAR, Étienne, *Cosmopolitique. Des frontières à l'espèce humaine – Écrits III*, Paris, La Découverte, coll. « L'horizon des possibles », 2022.
- BARTHES, Roland, *Mythologies*, [1957], Paris, Seuil, Point essais 2014.
- BENITEZ-ROJO, Antonio, *The Repeating Island*, Durham, Duke University Press, 1992.
- BRATHWAITE, Edward Kamau, "Caribbean Man in Space and Time", *Savacou*, n°11/12, sept. 1975, p. 1-11.
- BYSTROM, Kerry, and Isabel HOFMEYR, "Oceanic Routes: (post-it) Notes on Hydro-colonialism", *Comparative Literature*, ACLA Forum, vol.69, n°1, 2017, p. 1-6.
- CÉSAIRE, Aimé, *Cahier d'un retour au pays natal*, [1939], Paris, Présence Africaine, 1956.
- CHAMOISEAU, Patrick, *Frères migrants*, Paris, Seuil, 2017.
- COHEN, Margaret, "Literary studies on the terraqueous globe", *PMLA*, vol. 125, n°3, 2010, p. 657-62.
- CORBIN, Alain, *Le Territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage*, Paris, Champs Flammarion, 1990.
- DALEMBERT, Louis-Philippe, *Mur Méditerranée*, Paris, Sabine Wespieser, 2019.
- DELEUZE, Gilles, « Causes et raisons des îles désertes », *L'Île déserte et autres textes (1953-1974)*, édition préparée par David Lapoujade, Paris, Minuit, 2002, p. 11-18.
- DELOUGHREY, Elizabeth, *Routes and Roots. Navigating Caribbean and Pacific Island Literatures*, Honolulu, U. of Hawai'i Press, 2007.
- DELOUGHREY, Elizabeth, "Revisiting Tidalectics: Irma/ José/ Maria 2017", in Stefanie Haessler, (ed.), *Tidalectics. Imagining an Oceanic Worldview through Art and Science*, Cambridge, MIT Press, 2018, p. 93-96.
- DELOUGHREY, Elizabeth, and Tatiana FLORES, "Submerged Bodies. The Tidalectics of Representability and the Sea in Caribbean Art", *Environmental Humanities*, vol. 12, n°1, 2020, p. 132-166.
- DEVI, Ananda, *Ceux du large*, Paris, Bruno Doucey, 2017.